

LE MENEESTREL

4403. — 82^e Année — N^o 38.

Vendredi 17 Septembre 1920.

ÉTUDES ARTISTIQUES ET PHILOSOPHIQUES

IV

La Mode



La mode, ce caprice passager qui résulte de la mobilité fantaisiste de l'esprit humain, s'est particulièrement manifestée dans la musique.

Certaines formes de composition musicale, certains compositeurs, certains instruments de musique ont subi d'abord l'engouement de la mode puis ensuite son abandon.

Parmi les instruments de musique, quelques-uns n'ont eu qu'une vogue de peu de durée, soit qu'ils aient été remplacés par des instruments de la même famille, construits avec des améliorations transformatrices, soit que la mode en ait adopté d'autres d'une autre espèce.

Par exemple, notre piano moderne a vu ses ancêtres la *virginale*, l'*épinette*, le *clavecin* successivement en faveur jusqu'à l'adoption de la forme actuelle.

Au xv^e et au xvi^e siècle, la *virginale*, sorte d'instrument à clavier de forme quadrangulaire, était très appréciée dans la haute société, surtout en Angleterre où le roi Henri VIII et la reine Elizabeth la tenaient en réelle faveur.

La mode du *luth* au xvii^e et au xviii^e siècle fut très répandue. Les dames de qualité, parmi lesquelles la belle Ninon de Lenclos, pinçaient agréablement du *luth* et de son congénère le *théorbe*.

Puis, parmi les instruments de la famille du luth, la guitare, qui en est le dérivé, obtint une vogue de quelque durée. Nos arrière-grand-mères ont pincé de la guitare avec passion.

Sous le Directoire et le Premier Empire, en France, la lyre grecque fut adoptée pendant quelques courtes années par les belles dames de l'époque, lesquelles, dans leur costume Directoire, prenaient avec cet instrument des attitudes renouvelées des anciens Grecs. On sait que ces derniers tenaient cet instrument en grande faveur.

La reine Marie-Antoinette et les dames de sa cour, les gracieuses habitantes de la Malmaison, l'impératrice Joséphine et la reine Hortense de Beauharnais jouaient avec agrément de la harpe, qui resta l'instrument favori de l'aristocratie jusqu'à ce que la mode se fût emparée du piano.

Sous Louis XV, ce fut la mode parmi les grandes dames de jouer de la musette, sorte de variété de la cornemuse.

La poche d'air de l'instrument était recouverte d'étoffes précieuses. Les tableaux de cette époque nous ont représenté de gracieuses personnes tenant d'élégantes musettes entre leurs bras.

Dans ces dernières années, la *mandoline*, aux sons grêles mais pénétrants, obtint, en France, une vogue considérable.

Au milieu de la mode passagère de quelques instruments de musique, les instruments-types tels que le piano, l'orgue, le quatuor à cordes, les bois, les cuivres résistent solidement contre la fantaisie et le caprice de la mode, grâce à la perfection de leur constitution et à leur pénétration indispensable dans nos usages musicaux.

Dans certaines formes de compositions musicales et parmi certains compositeurs, la mode est également intéressante à observer.

Nous avons vu les cours françaises de Henri III, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV adopter des danses qui avaient surtout le grand avantage de mettre en relief la grâce et l'élégance des grands seigneurs et des nobles dames. Successivement, le Passepied, la Courante, la Sarabande, la Gavotte, le Menuet obtinrent les faveurs de la mode dans les cours royales, grâce à la dignité compassée et à la distinction de leurs mouvements.

L'allure posée de ces dames de cour formait un grand contraste avec l'exubérance des sauts, des gestes, qui caractérisaient aux mêmes époques les danses paysannes et populaires telles que les *bourrées* d'Auvergne et les *branles* du Poitou.

Plus tard, la mode délaissa gavottes et menuets et s'empara des contredanses, des quadrilles, de la valse allemande, de la polka hongroise, de la mazurka polonaise.

La musique de quelques-unes de ces danses, surtout pour la valse, a connu les engouements de la mode. Tous ceux qui ont vécu pendant le Second Empire se souviennent de la vogue prodigieuse de la *Valse des Roses*, de Métra; du *Beau Danube Bleu*, de Strauss; du *Baccio* (le Baiser), d'Arditi, dont les rythmes heureux et le charme mélodique étaient bien supérieurs aux pâles et banals avantages des tangos de l'heure présente.

Mais c'est surtout dans la chanson et la romance qu'on observe la mobilité de la mode. Aussi bien au xviii^e qu'au xix^e siècle, lorsque la vogue s'empare d'une chanson on l'entend partout jusqu'à ce que la mode ait apporté le succès d'une chanson nouvelle venant subitement anéantir celui de la précédente favorite. Et alors, de la cave au grenier, dans les rues, dans les salons, dans les villes comme dans les campagnes les plus isolées, la chanson à la mode vous poursuit comme une sorte d'obsession tyrannique.

Étant tout jeune, je me souviens d'avoir entendu dans ces conditions d'expansion générale, *Comme à vingt ans*, d'Émile Durand, romance d'un style gracieux mais affecté dans laquelle un cœur ému nous apprend comment on chante, comment on rêve, comment on aime à vingt ans!

Puis ce fut ensuite la *Sérénade* de Gounod qui vint à la mode et dans laquelle se trouvait un refrain vocalisé dont la grâce charmeuse devenait tout à fait grotesque lorsqu'il était chanté par des voix inexpérimentées.

Un peu plus tard un succès foudroyant, universel, va mettre à la mode la *Mandolinata* de Paladilhe.

Ce maître éminent ne fut jamais pour le plus grand nombre l'auteur de *Suzanne*, opéra-comique plein de grâce mélodique et de couleur, ni de *Patrie*, malgré de puissantes pages dramatiques et un délicieux ballet, mais avant tout l'auteur de *Mandolinata*! Puis, tout à coup, les ardeurs de la mode étant calmées, la pauvre *Mandolinata* alla rejoindre ses aînées dans un oubli absolu!

Les compositeurs de romances du XIX^e siècle publiaient chaque année un *Album*. Les *Albums* de Loïsa Puget, de Clapisson, de Paul Henrion et autres ont été très à la mode. Mais plus tard la romance à refrain fut reléguée, sous le Second Empire, au café-concert. La mélodie, dont la manière avait été créée par Franz Schubert et Schumann avec des importants développements musicaux et une forme moins conventionnelle que celle de la romance invariablement établie avec un couplet et un refrain, commença à briller du plus vif éclat.

Le Lac de Lamartine, mis en musique par Niedermeyer, et surtout les mélodies de Gounod ont eu une vogue extraordinaire. Pendant de longues années, Gounod fut le compositeur de mélodies à la mode, laquelle adopta ensuite les mélodies de Massenet. Celles de Gabriel Fauré sont en ce moment en plein succès dans les milieux musicaux et intellectuels.

Mais, il faut bien le constater, la mode de la mélodie (genre Schubert) qui succéda à la romance (genre 1830) tend à s'amoindrir en présence de la musique symphonique qui est à l'heure actuelle l'élément musical à la mode.

Toutefois, quelques refrains populaires continuent toujours à courir les rues selon les faveurs capricieuses et éphémères de la mode!

A part quelques glorieux types qui ont su dépasser les limites bornées de la mode, que de milliers d'œuvres sont aujourd'hui absolument oubliées après avoir fait retentir avec éclat de tous côtés leurs accents musicaux!

Par exemple, en dehors de la *Marseillaise* de Rouget de l'Isle et du *Chant du Départ*, de Méhul, qui connaît aujourd'hui tous les chants patriotiques inspirés par la période révolutionnaire?

Combien sont inconnues les romances de Plantade, de Pradher, de Choron, de Panseron, de Loïsa Puget, de Grisar, de Clapisson et de centaines d'autres qui, de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à celle du XIX^e, ont cependant momentanément popularisé le nom de leurs auteurs?

Je me suis toujours souvenu de cette parole d'un vieil ami revenu des choses d'ici-bas et qui me disait après le succès de vogue d'une mélodie dont j'étais l'auteur (1) : « Jouissez de votre succès, car demain un autre chant viendra s'emparer de la vogue du vôtre! »

Un autre exemple de la fragilité de la mode nous est démontré dans les compositions pour le piano.

Combien, par exemple, fut-elle considérable la mode des variations d'Henri Herz, des fantaisies de Thalberg et d'Émile Prudent! Je connais à l'heure actuelle une légion de pianistes qui ignorent l'existence de ces œuvres qui ont plusieurs générations d'antan?

(1) *Le Chant de Paques.*

Et cependant, que de talent, que d'invention, dans ces pages aujourd'hui oubliées et, ce qui est pire, inconnues!

Que de morceaux de tous genres, de toutes dimensions ont joui des sourires de la mode pour sombrer plus tard dans le plus complet abandon! Qui se souvient aujourd'hui des aimables et gracieux morceaux pour piano de Francis Thomé et de Benjamin Godard, hier encore tant à la mode!...

La mode capricieuse n'atteint pas seulement les œuvres dans leurs genres variés, mais encore certains procédés de composition usités dans ces œuvres comme, par exemple, le fameux *Crescendo rossinien* qui consistait à commencer une phrase musicale dans une nuance douce pour la conduire par des répétitions de plus en plus fortes vers la plus grande puissance sonore.

Ce procédé chaleureux et brillant mis à la mode par Rossini eut quelques années de vogue dans la première moitié du XIX^e siècle mais finit par disparaître avec l'abandon des formules italiennes.

Un autre usage, également d'origine italienne au XIX^e siècle, mais dont l'abus amena la lassitude, consistait à la fin d'une ouverture, d'un air de bravoure, d'un finale d'opéra dans le retard de la cadence terminative par la répétition à satiété de la formule mélodique et harmonique de cette cadence. Cette formule était invariablement constituée dans quelque morceau que ce fût. Ces formules de cadences interminables étaient comme une sorte d'avertissement au public que le morceau allait finir et qu'il devait se préparer à applaudir.

Dans notre musique contemporaine, signalons depuis quelques années la mode du *chromatisme*.

Employé à propos, le *chromatisme* est un précieux élément de coloris et d'expression; son usage à tout propos finit par en amoindrir l'effet.

On peut voir par ces quelques lignes combien les compositeurs, les œuvres et certains procédés de composition deviennent souvent le jouet de la mode inconsistante!...

Un jour elle prodigue ses faveurs! Puis, plus tard, elle brise impitoyablement ce qu'elle avait précédemment adoré! Aujourd'hui elle vous met au pinacle et demain elle vous jettera dans les ténèbres!...

PAUL ROUGNON.

LA SEMAINE DRAMATIQUE

Comédie-Française. — *La Mort enchainée*, légende dramatique en trois actes, en vers, de M. Maurice MAGRE.

Cette légende se passe aux temps lointains de la Grèce préhistorique où les hommes luttent avec les dieux à armes égales, la frontière entre la divinité et l'humanité n'étant pas encore bien tracée, époque religieuse toute de symbole, cadre de fable où l'imagination des poètes peut se donner libre carrière.

L'œuvre de M. Maurice Magre évoque le personnage de Sisyphe, roi de Corinthe, contempteur des dieux que ceux-ci punirent de son impiété en l'obligeant à monter au haut d'une pente un rocher qui, arrivé au faite, retombe aussitôt, si bien que Sisyphe doit éternellement recommencer un vain travail. Homère, qui nous en parle dans *l'Illiade*, dit que Sisyphe fut tué par Thésée, mais une autre légende courait, dès l'antiquité, légende